

Les PEMF (Publications de l'École Moderne Française) achèvent la publication d'une série de documents sur la Seconde Guerre mondiale : d'une part sept cassettes audio¹ de témoignages accompagnées de livrets où figure le texte des enregistrements complété par une documentation iconographique et des notes explicatives ; d'autre part quatre numéros des revues BT et BT2² qui seront republiées sous forme d'albums cartonnés.

Pour présenter ce travail, nous avons rencontré Pierre Guérin, responsable de cette publication.

La Joie par les livres : Comment vous est venue l'idée de réaliser ce type de documents ?

Pierre Guérin : Tout d'abord je dois dire que si j'en suis l'animateur principal, l'œuvre est un travail de plusieurs années de tout un groupe d'enseignants, et est issue des pratiques pédagogiques de Freinet et du mouvement de l'École Moderne. L'idée d'associer son, images et texte date de 1952, dès l'existence de magnétophones utilisables par des amateurs.

Nous pratiquions tous une pédagogie motivée par la communication, en classe, avec d'autres classes, par la correspondance inter-scolaire, par la socialisation de l'expression grâce au journal scolaire du village ou du quartier.

Je schématise rapidement : beaucoup de parents se plaignent, encore aujourd'hui, qu'il est difficile de motiver les enfants pour des activités scolaires, à commencer par la lecture. C'est qu'on oublie que bon nombre de jeunes ne se passionnent qu'à partir du moment où ils sont placés en situation authentique de communication, à partir du moment où leur motivation n'est pas l'activité scolaire, mais que l'école sait créer des situations où l'élève « ne travaille pas pour du beurre » pour parler comme les jeunes. S'il est considéré comme une personnalité à part entière, tenaillée, comme chacun de nous par le besoin de s'exprimer, de se confronter à d'autres pensées, de s'affirmer face au groupe, alors l'appétit d'apprendre devient tout naturel. Le maître, l'adulte, est là pour l'aider à affiner ses langages de communication (c'est le contenu du travail scolaire) pour être plus performant.

1. 1940 : la défaite française ; 1940-1941 : Vichy, l'occupation ; 1942 : Vichy, l'antisémitisme d'État ; La Résistance ; La déportation ; 1944 : la libération de la France ; 1945 : la fin de la guerre en Europe. Une cinquantaine de témoins situés à divers niveaux de responsabilité.

2. 4 BT : 1943-1945 : Déporté témoin de crimes nazis contre l'Humanité ; 1940-1945 : La vie en France sous l'occupation allemande ; 1940-1944 : La Résistance ; 1944 : La Libération et 1 BT2 : La Déportation, le système concentrationnaire nazi.

TÊTE À TÊTE

avec

Pierre Guérin



TÊTE À TÊTE

*avec
Pierre Guérin*

Le circuit authentique de communication est rétabli.

C'est pourquoi dès cette époque nous rêvions à la possibilité de contacts, par les sons et la parole avec les autres, éloignés dans l'espace et le temps. Les bandes magnétiques se sont ajoutées aux lettres, aux dessins, aux posters, aux albums qui constituaient ces échanges dont la qualité devait être rigoureuse pour une meilleure communication.

Nous avons découvert tout naturellement le rôle des différents supports pour donner ainsi le compte-rendu le plus fidèle de ce que nous voulions faire connaître : par exemple la discussion que nous avons eue sur la chasse, sur les activités de loisirs, sur l'atelier du forgeron (à l'époque !) ou le récit de la grand-mère d'une fillette sur la nourriture en 1900.

Dans les années 1950, ces activités n'étaient pas très bien comprises de la hiérarchie de l'Éducation Nationale, mais nous avons eu tout de suite un accueil à la Radio Télévision française en la personne de Jean Thévenot qui nous a fait découvrir le travail des hommes de radio... comparable à ce qui se passait dans les classes : expression, enregistrement, diffusion. Surtout, il nous a révélé l'importance humaine et sociologique des « tranches de vie » et la nécessité, avant diffusion, de structurer les propos pour les rendre communicables, tout en respectant scrupuleusement la pensée de ceux qui s'étaient exprimés.

Nos élèves, petit à petit, affinaient, maîtrisaient leur langage radio-phonique, la pratique de l'enregistrement démystifiant et démythifiant la technique, objectif éducatif fondamental.

Et la radio décuplait l'impact de la socialisation de l'expression des enfants, de quoi les réconcilier avec l'école. Petit à petit nous avons rassemblé en une sonothèque de trois-cent cinquante titres tous les ensembles multimédias qui naissaient dans les classes. Vers 1960 des collègues nous ont critiqués : « Si vous utilisiez des disques au lieu des bandes magnétiques nous pourrions en faire profiter nos élèves ». Ce fut la naissance des BT Son, l'utilisation de trois supports : le disque, le livret, les diapositives qui permettaient à l'enseignant d'échafauder une stratégie qui lui était propre, adaptée à sa classe, d'introduire ensemble ou séparément les différents supports de l'information selon leurs possibilités et leurs limites. C'est ainsi que nous avons produit depuis près de deux cents programmes multimédias et que j'ai fourni plus de six-cent cinquante émissions à la radio de service public (France Culture).

C'est notre insuffisance de formation qui nous a conduits aussi, dès cette époque, 1962, à sortir des numéros BT Son avec des scientifiques : Paul-Émile Victor, Laborit, Tazieff, Philippe Taquet, Yves Coppens. N'oubliez pas qu'à l'époque, les stages de recyclage des

enseignants n'existaient pas : d'où l'idée de prendre l'information au « top niveau » pour nous éviter de commettre de grossières erreurs dans nos explications aux enfants ; les spécialistes étant, par leur voix, quasiment dans les classes.

Les enseignants et les enfants qui, dans ce réseau de classes savaient dominer le langage radiophonique, sont devenus des informateurs, qui augmentaient nos richesses sonores. C'est dans cet esprit que nous avons recueilli les témoignages sur 1939-1945.

JPL : *C'est donc un projet qui remonte à plusieurs années ?*

PG : Oui, on parlait peu de la guerre qui était terminée depuis à peine vingt ans. Nous avons commencé à collationner les interviews dès 1960 avec celles d'un résistant, Compagnon de la Libération et d'un capitaine Canadien revenu sur les lieux du débarquement vingt ans après et hôte de la classe de St Aubin sur Mer.

JPL : *Comment s'est fait le choix des témoins ?*

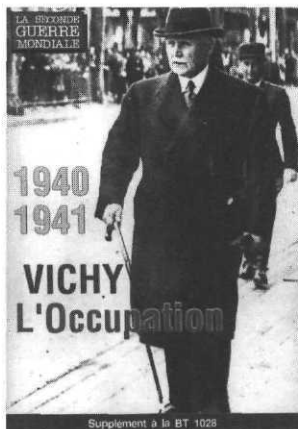
PG : Nos équipes enregistraient toutes les personnes qui acceptaient de répondre aux jeunes.

Nous avons ensuite choisi de préférence ceux qui manifestaient un certain recul par rapport à ce qu'ils avaient vécu, savaient donner leur point de vue sans concession, sans polémique inutile et accepter les perceptions divergentes. Il faut penser d'autre part que les propos qu'ils ont tenus, trente ou quarante ans après sont des réécritures tenant compte de leurs références nouvelles, acquises depuis 1945. Cependant la quasi totalité des témoins ont su, je crois, séparer les souvenirs intimes du vécu de la lecture qu'ils font maintenant et qui est tout à fait nécessaire à l'auditeur de 1994.

JPL : *Tout est donc construit à partir de témoignages de personnes que vous avez rencontrées...*

PG : Oui, qu'on nous a conseillé d'interroger, ou que nous avons recherchées. Nous n'avons aucune prétention à l'exhaustivité mais la volonté de donner la parole à des témoins des faits les plus fondamentaux de cette période. Chaque Français est détenteur d'une facette de l'histoire commune et c'est l'image sonore qui est le support le plus adapté pour la diffuser. Au texte des notes d'apporter les informations générales qui permettent de situer l'intervention.

JPL : *Cela présente-t-il des difficultés particulières de s'adresser aux enfants ? Ce qui frappe en écoutant les témoignages, les cassettes, c'est qu'il n'y a pas une forme particulière, destinée aux enfants...*



TÊTE À TÊTE

avec
Pierre Guérin

PG : Le témoin, « celui qui sait » doit se laisser interpeller par les jeunes (et les adultes qui participent également). C'est la règle du jeu pour la réalisation des livres-cassettes sonores. Toute velléité du témoin de donner un discours préparé est impossible. Ainsi, les propos ont immédiatement un ton, une authenticité qui seule peut toucher le futur auditeur. La structure rigoureuse se construit au montage. Nous pouvons ainsi obtenir la nécessaire architecture du produit et restituer l'émotion propre à la tranche de vie intime.

Cette situation impose aussi l'adaptation immédiate du témoin aux préoccupations réelles qui transparaissent du questionnement, expression des références des jeunes.

Le témoin adapte le niveau de son langage, il lit dans les yeux des jeunes si sa réponse est bien ou mal perçue, il peut la modifier si nécessaire. Les enfants ne posent jamais de « mauvaises questions », il faut éviter tout jugement de valeur. Si une fillette demande « qu'est-ce qu'un maquis ? » confondant lieu et personne, il faut le lui expliquer, elle n'est certainement pas la seule à n'avoir jamais entendu ce mot.

Motivation aussi pour les témoins : les jeunes représentent ceux à qui ils doivent transmettre leur expérience unique. Les dialogues parents-enfants sur cette période ont été relativement sommaires au sein des familles. Les contacts grands-parents/petits enfants sont plus riches maintenant.

Comme le dit André Rogerie, déporté dans huit camps de concentration, beaucoup de témoins considèrent que leur devoir est de parler, même s'il leur est douloureux de revivre à chaque déplacement dans une école ces moments terribles. « Il faut continuellement alerter la vigilance des hommes dans leur combat contre le totalitarisme et les préjugés raciaux ».

JPL : *Et pour le choix des documents, comment avez-vous procédé ? Peut-on tout montrer aux enfants ?*

PG : Problème difficile et complexe et que vous avez déjà abordé dans votre revue, en ce qui concerne l'illustration des contes par exemple...

Je pourrais dire que « la plus belle des télévisions c'est la radio » car chacun se fabrique ses propres images... Il en est ainsi lorsque nous lisons un livre sans images. Les images ne tuent pas le rêve, mais elles induisent une chaîne d'images mentales spécifiques.

L'association son et images d'un film est une fiction, même si chacune des composantes est authentique. Certains collègues qui exercent en collèges et lycées, nous disaient, voici déjà longtemps, lors de la sortie du premier *Nuit et Brouillard*, qu'ils se posaient des questions en

constatant qu'une proportion non négligeable de leurs élèves s'identifiaient plus volontiers aux bourreaux qu'aux victimes ! D'où la nécessité absolue d'un médiateur lors d'un débat après projection. Qu'ils soient sonores ou audiovisuels, nos documents sont des banques de données qui nécessitent le dialogue.

Et puis ce ne sont pas les images atroces seulement qui peuvent nous hanter. Je pense au film de Pierre Oscar Lévy qui a été diffusé sur Arte : *Le Premier convoi* (1992). Son équipe est venue à Auschwitz Birkenau en compagnie de survivants. Ceux-ci, en costume de ville, sur les lieux mêmes où ils ont souffert, racontent. Et l'intensité émotive est plus grande que si l'écran était occupé par les photos de la réalité.

Nos documents contiennent quelques photos très dures : dans la BT2 (lycée) *Le Système concentrationnaire nazi*, nous avons tenu compte de l'avis d'adolescents « Oui, il faut mettre cette scène de pendaison où un déporté est obligé de passer la corde au cou d'un de ses camarades »...

Certains récits, ou certaines images d'une insupportable dureté ont cependant été écartés. Nous avons décidé au coup par coup. Peut-être avons-nous commis des erreurs d'appréciation ?

JPL : *Pensez-vous que des photos ou des documents valent mieux que des dessins comme on en trouve dans un certain nombre de livres ?*

PG : Les dessins que nous avons présentés ont été réalisés dans les camps mêmes, d'admirables croquis sur des morceaux de papier à moitié déchirés comme ceux d'Art Breur, la camarade hollandaise d'Anise Postel-Vinay à Ravensbrück. *Sobres... quelques traits... chargés d'une émotion intense...*

C'est vrai que l'on voit des croquis très indigents, réalisés quarante ou cinquante ans après, dans quelques livres pour enfants, caricaturaux. Les Allemands, évidemment ne peuvent avoir que « des sales gueules » et les résistants sont angéliques. Mais des dessins peuvent apporter une distance entre le lecteur et des faits traumatisants, nourrissant cependant notre théâtre intérieur. Voyez par exemple le livre d'Art Spiegelman *Maus* chez Flammarion : les Juifs symbolisés par des silhouettes de souris qui s'entassaient dans une chambre à gaz, surveillés par les chats SS ont un poids émotionnel aussi intense qu'une photo.

JPL : *À propos du choix des images, est-ce que les enfants interviennent sur la recherche de l'iconographie ?*

PG : Ce n'est guère possible. Rechercher l'iconographie est une

TÊTE À TÊTE

avec
Pierre Guérin

tâche longue et difficile qui nécessite le déplacement dans des photothèques réparties dans toute la France. Tout est dispersé. Les Fédérations de déportés (FNDIRP par exemple) ont centralisé beaucoup de clichés. La Délégation à la Mémoire et à l'Information Historique du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de guerre, nous a beaucoup aidés, vivement intéressée par notre initiative de proposer cet ensemble d'informations minimales pour les jeunes. La cellule de réalisation du Mémorial Maréchal Leclerc-Libération de Paris-Musée Jean Moulin qui ouvrira ses portes cet été à la gare Montparnasse, le Fonds de la 2^eDB ont été aussi des partenaires efficaces. Les témoins interrogés nous aident aussi : André Rogerie est venu lui-même choisir les photos des camps où il a souffert, reconnaître les lieux avec précision. Et nous avons utilisé les précieuses photos familiales de certains intervenants.

JPL : *Dans l'ensemble des documents vous semblez n'éviter aucun sujet, même ceux sur lesquels il y a eu ou il y a encore des polémiques. Y a-t-il, dans cette optique, des types de discours sur la guerre que vous évitez ou que vous privilégiez ?*

PG : Oui, nous avons pensé qu'il était nécessaire d'aborder tous les sujets, même difficiles. Les images d'Épinal sur la guerre, la Résistance, les lieux communs ne peuvent être les propos d'un cinquantenaire. Nous avons retenu les témoins capables d'apporter les nuances nécessaires exigées par l'Histoire et nous avons recoupé avec d'autres sources les opinions explicitées.

Je pense par exemple à Casamayor, magistrat français, décédé il y a quelques années, expliquant Munich, ou traitant du fonctionnement de la Justice en période troublée, de l'enchaînement : « attentat - représailles - nouvel attentat - représailles », avec le recul nécessaire, au général de Boissieu (futur gendre du Général de Gaulle), du PC de Leclerc, rendant compte du rôle dans Paris de la 2^eDB, des FFI et FTP du colonel Fabien attaquant le Palais du Luxembourg, de pacifistes devenus d'ardents maquisards, etc.

Choix orienté ? Certes. La parole est d'abord à ceux qui ont permis le rétablissement de la liberté et des droits de l'Homme, ont lutté contre l'horreur et la répression, pour la libération de la France.

À ceux qui peuvent témoigner de leur courage et de leurs peurs : à Jacques, jeune Juif déporté dans le camp Français de Rivesaltes et de Gurs, seul à cinq ans et demi, à Lazare Pytkowicz, évadé du Vel d'Hiv à quatorze ans et des griffes de Barbie à Lyon, un an après, à Roger Godfrin alors âgé de huit ans survivant d'Oradour, à ce jeune lycéen de Tunis engagé à seize ans, qui s'est sauvé de l'hôpital du

bateau du transport de troupes pour débarquer en Provence, qui ont fait preuve d'un sang froid remarquable.

JPL : *Mais est-ce qu'il y a des choses que vous pouvez dire maintenant et que vous n'auriez pas pu dire si vous aviez proposé ces publications il y a vingt ou vingt-cinq ans ?*

PG : Oui, par exemple la photo de couverture du livre-cassette sur *Vichy : l'antisémitisme d'État*, qui représente le camp d'internement de Pithiviers avec en premier plan un mirador occupé par un gendarme français en képi, n'avait pu être utilisée dans le premier *Nuit et Brouillard*. À l'époque l'existence de camps français de Vichy était un tabou.

Par exemple encore la lettre du sous-préfet de Chateaubriant à la Kommandantur fournissant la liste des soixante communistes qui seront fusillés le 22 octobre 1941, ou la lettre de Dannecker, chef de la Gestapo en France faisant le compte-rendu de son entretien avec Laval, précisant que « celui-ci propose que les enfants juifs de moins de seize ans de la zone non occupée soient emmenés avec leurs parents. Quant aux enfants juifs qui resteraient en zone occupée, la question ne l'intéresse pas... »

Le dernier livre-cassette *1945 : La fin de la guerre en Europe*, rassemble des témoignages très libres de jeunes Allemands d'alors, incorporés à 16 ans, de civils sous les bombardements alliés, des récits sur les difficultés de l'Alsace au cours de l'hiver 1944-45 où Strasbourg a failli être perdue, sur les échanges plutôt vifs entre De Gaulle et les chefs Américains, et le rôle conciliant d'Eisenhower.

Nous avons retrouvé le colonel suédois Harald Folke, adjoint du Comte Bernadotte qui a négocié avec Himmler, en avril 1945 et pu ainsi sauver vingt-cinq mille déportés dont des femmes de Ravensbrück. Et nous avons le même événement vécu par Anise Postel-Vinay alors déportée dans ce camp. L'attaque de la ligne Siegfried, le passage du Rhin à Worms, l'avance jusqu'à Nuremberg sont racontés par l'un des soixante-treize Français incorporés à l'intérieur d'une unité américaine du général Patch, isolés, devenus américains pour un mois et demi, et dont trente-deux seulement sont revenus.

La fresque sonore 1939-1945 se termine avec la perception de Casamayor, observateur privilégié du procès des grands criminels de guerre au Tribunal International de Nuremberg, puisqu'il était un des procureurs français. Il décrit l'attitude des chefs nazis, leurs caractères et donne au procès ses véritables objectifs, « prophétisant » dans ce tour d'horizon politique ce qui se passe actuellement dans le monde.



TÊTE À TÊTE

*avec
Pierre Guérin*

JPL : *Pour présenter ces documents, quel ordre avez-vous choisi ?*

PG : Nous avons choisi la chronologie, croisée avec les thèmes (Résistance, Libération, antisémitisme) qui évoluent au fur et à mesure du déroulement des événements. Il nous a semblé que c'était l'option la meilleure pour rendre compte de la complexité de cette période tout en donnant des repères. Chaque livre-cassette possède une structure propre pour une période de un an, un an et demi et développe aussi un thème plus particulièrement dominant de ces mois-là. Et puis il nous a fallu limiter la durée aux possibilités d'écoute des jeunes - ou des adultes - de trente à trente-cinq minutes par numéro.

JPL : *Vous comptez publier les brochures sous forme d'albums cartonnés. Pourquoi ?*

PG : Les quatre BT (texte et image) sortiront courant mars 1994. La base en sont les revues, complétées à quarante pages, avec un glossaire, un index, des informations supplémentaires. Depuis que nous éditons en albums cartonnés (notamment ceux que nous réalisons conjointement avec la Fédération des Parcs Nationaux et avec le CNES) nous avons élargi notre lectorat. Ce sont des produits plus pérennes.

Des bibliothécaires ont eu l'heureuse initiative de placer les livres-cassettes et nos collections BT, BT2 et Périscope à la fois dans le fonds adultes et dans le fonds jeunes. Ils ont constaté que les produits sortaient souvent pour les adultes. Leur contenu correspond aussi aux références de base de la majorité des parents et contribuent à leur « recyclage ». Et un livre-cassette emprunté pour la fin de semaine où on écoute la cassette à plusieurs, par exemple en voiture, c'est intéressant.

JPL : *Vous n'avez pas envisagé de travailler avec un grand éditeur ?*

PG : PEMF l'a essayé, sans atteindre une réussite totale durable. C'est peut-être que nous avons assez souvent un regard différent, une spécificité. Ce qui compte d'abord pour nous c'est l'existence même du produit, d'un titre, d'une certaine approche dont nous sentons la nécessité pour les jeunes que nous côtoyons chaque jour en classe. Même si parfois le produit n'est pas destiné à une bonne carrière commerciale.

JPL : *Vous travaillez aussi pourtant la présentation ?*

PG : Oui, bien sûr. Mais le passage obligé de tous nos produits en cours de réalisation dans des classes lectrices critiques est pour nous un test déterminant. Nous évaluons plus finement l'adaptation la

meilleure aux possibilités réelles de lecture en autonomie des jeunes de tel ou tel âge. Ce qui ne veut surtout pas dire indigence et négligence de langage ou faible niveau des concepts à cerner. La présentation est prise en compte dans la définition finale du produit, mais sans sacrifier à des modes. Il nous est impossible d'avoir une distribution classique en librairie ou de « médiatiser », comme on dit maintenant, l'existence de notre documentation. Mais des libraires qui nous connaissent diffusent bien sûr nos produits. Notre lectorat est fidèle mais il doit « nous découvrir lui-même », tâche dont il ne nous est pas possible de le décharger. Mais nous sommes ouverts à tout partenariat.

JPL : *Vous avez voulu que ce travail soit terminé en 1994 parce qu'il va y avoir un contexte général de commémorations. Cela peut-il se traduire par votre présence à certaines manifestations ?*

PG : Dans les musées ou les différentes fédérations de déportés, d'anciens combattants ou comités locaux du cinquanteaire, l'ensemble de ces produits ont leur place, pourront être diffusés par les organisateurs ou les libraires locaux. Il suffit de demander à PEMF. Nous avons d'ailleurs préparé un kit spécial de l'ensemble des albums et livres-cassettes, diffusé avec une remise de près de 25 %.

Déjà des organismes ont bien voulu nous faire part de l'intérêt qu'ils portaient à notre initiative, certains considérant cette vulgarisation comme la documentation minimale nécessaire à chaque citoyen. Nous verrons bientôt si nous pouvons partager les espoirs de ces optimistes.

JPL : *Avez-vous d'autres projets d'histoire contemporaine ?*

PG : Oui, nous espérons publier pour les années 2000 une autre fresque sur la vie quotidienne de 1880 à 1950. Nous avons plus de vingt-cinq heures de témoignages déjà élaborés qu'il nous faudra trier, structurer, adapter aux nouveaux supports multimédias, documents sonores, images et textes, donc une banque de données historique, sociologique. Des vies d'hommes et de femmes qui au-delà de leur mort continueront de nous enseigner, seront toujours là, « derrière les hauts-parleurs », si près de nous qu'on pourrait leur serrer la main.

*Propos recueillis par Françoise Ballanger et
Jacques Vidal-Naquet, Février 1994.*

